

Un parfum de rose bleue

André Langevin

Volume 11, Number 2, March–April 1969

Douze écrivains, douze nouvelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29641ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langevin, A. (1969). Un parfum de rose bleue. *Liberté*, 11(2), 61–75.

*un parfum
de rose bleue*

andré langevin

— Elle a vu la ville de cette fenêtre ? demande l'homme qui, immobile, les mains à plat sur le journal étalé, contemple le vide blafard, ponctué soudain de mille grappes de lumière. Les grands immeubles englués dans le jour mourant de janvier se rétablissent par saccades au moment de chavirer.

— Elle a cherché à voir le fleuve, les montagnes... puis elle a eu le vertige, sans doute, ajoute-t-il d'une voix sourde qui vibre à peine dans la pénombre envahissante, mais que j'entends nettement au-dessus de la déglutition rageuse d'un chasse-neige dans la rue, douze étages plus bas, et d'une musique grêle qui coule de la radio comme l'eau d'un robinet mal fermé. La présence de cette haute silhouette que je vois de dos, à contre-jour dans la grande baie de l'appartement, me gêne, physiquement presque.

— Enfin, elle est bien venue ici ? C'est elle ? Vous l'avez reconnue !

— On ne voit plus. Je vais allumer.

— Non. Plus tard.

Il a élevé la voix en se retournant vers moi, mais sans colère. Son manteau lui donne une carrure excessive. Des deux mains il brandit le journal enroulé.

— Comme vous voudrez.

— Cette heure lui ressemble.

Sa voix se fait plus sourde encore. Derrière lui, c'est maintenant une ville presque chaleureuse que les mille feux dessinent dans la nuit. J'éteins la radio et je m'assieds dans un fauteuil à quelques pas de lui. Le chasse-neige s'est tu subitement, et il y a entre nous une interminable vague de silence.

— Je vous demande pardon. Vous ne pouvez pas comprendre. Je cherche... comme un parfum, une respiration... Il m'arrivait souvent de la surprendre dans le noir... ailleurs... Jeanne aimait se perdre.

— Jeanne, dites-vous ?

— Elle est venue ici, n'est-ce pas ? Pourquoi n'a-t-on retrouvé dans son sac qu'un billet où elle avait écrit votre adresse ?

— Elle s'appelait Anne.

— Anne ou Jeanne, cela n'a aucune importance. Vous l'avez reconnue ? C'est bien sa photo ?

— Oui et non. Anne avait un autre regard, une autre façon de sourire, une passion...

— Mais c'est elle !

— Si vous voulez.

— Mais je ne veux rien.

— Pardon, Oui, c'est Anne.

— Jeanne ! Qu'est-elle venue faire chez vous ?

Je vois sa silhouette qui s'approche rapidement de moi. Il se penche, me saisit aux épaules et me secoue furieusement. Sans colère. Une sorte de supplication hébétée. Une question trop longtemps retenue.

— Qu'est-elle venue chercher ici ? Que vous a-t-elle dit ?

Il m'abandonne abruptement.

— A quoi bon tout cela ? Quand je la surprénais seule dans le noir, elle me haïssait.

Je ne dis rien. Ce parfum qu'il recherche, je le respire prodigieusement. Tout l'appartement en est imprégné. Le froid menu des mains d'Anne dans mon dos, la tempête blonde de ses cheveux sur mon épaule et son regard où affleuraient les vagues d'une inapaisable angoisse. La respiration d'Anne qui me rompt les côtes tout à coup, ses lèvres chaudes qui se referment sur sa soif. Et ce renoncement que, durant toutes ces heures, je n'ai pas su déchiffrer. Si lointaine quand elle me tendait les bras. Son parfum me glace. Je voudrais m'enfuir.

— Donnez-moi à boire, s'il vous plaît.

Il a marché de long en large un temps, puis il s'est heurté à une table basse, et il s'est laissé tomber dans un fauteuil en face de moi. J'allume une lampe. La lumière rétrécit dangereusement la pièce.

— Avant de sonner, j'espérais encore que ce fut l'adresse d'une femme. Pourtant, quelle importance, n'est-ce pas ?

Je prends une bouteille au hasard et lui verse à boire, sans pouvoir le quitter des yeux, fasciné par les fortes mains qui broient lentement la page de journal. Trente ans peut-être, le regard d'un bleu laiteux, athlétique et juvénile. Il avale

son verre d'un trait, puis le dépose minutieusement sur une table à ses côtés. Son regard bleu fixe un instant la photo du journal.

— Bien sûr, ce n'est pas elle. Une photo ne peut fuir. Jeanne n'était que fuite. Une petite note griffonnée sur un bout de papier : « Je dois partir, une semaine ou deux, ou plus longtemps encore. J'étouffe. Vous respirez mon air. » Les enfants, moi, je vous demande un peu.

— Anne, des enfants ?

Il me regarde sans mot dire, étonné ou irrité, je ne saurais savoir tant le bleu des yeux demeure inchangé.

— Pourquoi persister à employer ce nom ? Nous parlons de Jeanne, ma femme. Deux enfants... ou plutôt trois. Vous ne pouvez comprendre.

D'un geste large de la main il efface tout ce que je ne peux comprendre, une image qu'il est seul à voir, et qui le rend douloureux.

— Que voulez-vous de moi ? Je l'ai connue douze heures à peine. Et elle s'appelait Anne. Elle ne m'a pas parlé de vous, ni des enfants, ni même d'elle. C'est en vous écoutant que je découvre que je ne sais rien d'elle.

— Elle ne vous a pas dit qu'elle était mariée ? demande-t-il, la gorge nouée, sans que rien ne vienne brouiller le regard imperturbable.

— Si. Mais pas un mot de plus. Elle ne portait pas d'alliance.

— Elle ne pouvait pas. Cela la gênait au piano.

— Elle était pianiste ?

— Vous ignorez cela aussi ? Elle aurait pu faire carrière. Des musiciens me l'ont affirmé. Elle ne jouait que lorsqu'elle était seule. Moi, je n'y entends rien.

— Voulez-vous que je remplisse votre verre ?

— Non, merci. Douze heures. On peut parler durant douze heures, et se quitter sans se connaître... Ce que je cherche ici... je ne sais pas. Une phrase qui, pour vous, n'a peut-être pas de sens, mais qui serait très précieuse pour moi.

Le chasse-neige continue de gruger la ville en cercles de plus en plus lointains. L'immeuble s'anime. Des portes

claquent. Une odeur de chou bouilli s'insinue soudain dans le silence retombé entre nous. La porte entrebâillée de l'alcôve laisse voir le pied du lit. L'homme le regarde fixement, comme frappé de stupeur.

Je ressens sa présence comme une intrusion pénible et inévitable à la fois. Son désir de retrouver ici quelque chose d'un moment qu'il n'a pas vécu, une explication, me choque, mais je sens que je ne pourrai pas m'y soustraire. Cet aveugle tâtonne dans ma vie, parce que le malheur donne des droits. Je lui offre une cigarette :

— Non, merci, je ne fume pas.

Après un temps, il ajoute, avec émerveillement presque :

— Elle semait des cigarettes allumées partout. Elle a tout brûlé...

— Anne m'a dit qu'elle ne fumait pas !

J'ai élevé la voix, triomphant. Contre tout espoir, je me persuade que cet étranger s'est trompé d'adresse. Tout ce qu'il dit d'elle me paraît si absurde que le malentendu devient évident. Comment peut-il ne pas s'en rendre compte ?

— Cela n'a pas plus d'importance que le nom. Elle jouait sans doute.

Il esquisse un faible sourire, ses yeux bleus débordant d'indulgence. Il ajoute, tenace :

— Que vous a-t-elle dit tout ce temps ? Vous devez vous souvenir de certaines phrases... était-elle heureuse ?

Le ton compréhensif, paternel presque, m'indigne.

— Mais qui êtes-vous, monsieur pour...

Il m'interrompt tout de suite, calme et ferme :

— Cela est établi, je crois. J'ajouterai que je suis avocat, dans la capitale. Je ne juge pas, je ne veux que comprendre ce qui s'est passé.

— Et si tout s'était passé chez vous, avant ?

— Evidemment, durant plus de sept ans... je vous dirai, si je juge la chose utile.

Le regard bleu s'est un peu assombri, abritant je ne sais quels secrets pénibles. Sans pudeur, l'homme propose un troc où il serait le seul juge des valeurs échangées. J'en suis interdit.

La brève rencontre qu'il me demande d'évoquer est un moment de grâce précieux et fragile qui appartient maintenant à ma mémoire la plus intime et non quelque chose qu'on peut partager, la pièce manquante qu'il faut ajouter au bonheur ou au malheur d'un autre.

Durant ces quelques heures, Anne a été sans passé et sans avenir, elle-même ou une autre, je ne sais, Jeanne ou Anne, liée à cet homme ou à un autre, elle a été un appel fait à moi seul, une inconnue inoubliable.

— Quand l'avez-vous connue ?

Chaque fois qu'il parle d'elle, il indique de la main droite le journal qu'il tient de la main gauche. Ce geste me glace.

— Quelques jours avant Noël.

— Il y a plus de trois semaines donc...

Il fait cette constatation d'une voix accablée, comme si ma réponse faisait s'effondrer toute une hypothèse.

— Où est-elle allée ensuite ?

— Je ne sais pas. Je l'ai laissée ici. Je partais en voyage... pour une semaine.

— Elle ne vous a pas dit où elle habitait ?

— Non. Elle a bien parlé d'une salle de gare, mais elle plaisantait.

— Qu'en savez-vous ? Elle avait la voiture ?

— Non.

— Une valise, quelque chose ?

Il s'est animé, et il presse le rythme de ses questions. J'ai l'impression bizarre qu'en dépit de tout cet homme-là triomphe quelque part au plus profond de lui-même, comme s'il menait un jeu sinistre.

— Tout cela est-il bien nécessaire ? Je ne vois pas...

— J'ai besoin de savoir, coupe la voix nette. « Avait-elle une valise ? »

— Non. Mais des colis, plusieurs.

Il s'avance au bord de son fauteuil, très intéressé soudain.

— Des colis ? Que sont-ils devenus ?

— Elle les a abandonnés ici. Je vous les remettrai. Je n'avais pas d'adresse.

Cet élément nouveau le fait profondément réfléchir. Je dis presque malgré moi, comme si Anne parlait de nouveau, à travers moi :

— C'est atroce ce qu'ils font au Vietnam !

Il me jette un long regard incrédule.

— C'est... c'est Jeanne qui vous a dit cela, n'est-ce pas ? C'est une phrase de Jeanne, j'en suis certain.

Il est ravi. Elle est de nouveau présente entre nous. Il ne s'est pas trompé.

— C'est atroce ce qu'ils font au Vietnam ! Elle avait plein les bras de cadeaux de Noël pour les enfants vietnamiens. Elle était prête à expédier tout cela avec comme adresse, simplement : « Enfants. Vietnam. » Elle était obsédée par des photos d'enfants brûlés vifs par le napalm. Elle m'en a parlé à maintes reprises.

— Les enfants... le napalm, articule-t-il péniblement, le regard embué de larmes.

— Voulez-vous que je remplisse votre verre ?

— Non. Continuez. Qu'a-t-elle dit d'autre ?

— Les yeux des enfants vietnamiens... on dirait qu'ils ont deux mille ans. Il n'y a rien de plus grave qu'un sourire d'enfant vietnamien.

— Comme l'adagio de Mozart.

— Elle n'a jamais dit cela !

Ma réaction vive m'étonne. Comme si j'avais reçu un coup que je ne peux reconnaître. Il a réussi à établir entre nous une sorte de connivence où je m'enlise.

— Peut-être pas. Continuez...

Je m'emporte pour me libérer de lui une fois pour toutes.

— Il n'y a rien d'autre à dire. Des phrases sans liens entre elles, séparées par de longs silences, qui ne peuvent avoir aucun sens pour vous. Elle avait froid. Elle avait toujours froid. Et tellement ailleurs parfois. Le regard vacillant de l'enfant qui refuse de dormir.

— Je ne dors jamais, dit-il d'une voix qui ne lui appartient pas.

— Oui, elle a dit cela aussi.

— Continuez...

— Il n'y a rien d'autre. Des futilités. « A Palma de Majorque, il y avait au bord de la mer, d'énormes roses bleues parfaitement impudiques. »

— Des roses bleues ? Elle n'a jamais été à Palma.

— J'ai tué un ours autrefois. Ces bêtes énormes meurent comme de tout petits enfants, sans résister. Je ne chasse plus.

— Une simple sauterelle sur la pelouse la terrorisait.

— Je n'ai rien éprouvé quand mes parents sont morts. Ils étaient si tranquilles...

— Ils vivent encore, mais il y a des années qu'elle a rompu avec eux.

— J'ai appris l'espagnol parce que j'avais froid.

— C'est l'italien qu'elle a essayé d'apprendre... deux heures au plus. Elle avait acheté quinze disques.

— J'ai été violée dans une église par un enfant de chœur. J'aime le parfum de l'encens. Je ne bois jamais de lait, parce que je n'aime pas le blanc. Je voudrais n'avoir que des enfants jaunes... Vous voyez bien qu'il n'y a rien à tirer de tout cela.

Il est assis très droit au bord de son fauteuil, stupéfié. C'est en entendant le froissement du journal que je vois que ses mains tremblent.

Un enfant pleure quelque part dans les appartements voisins, faible voix d'un emmuré qui parvient à peine jusqu'à nous. L'odeur du chou bouilli me donne la nausée. Le silence qui s'installe entre nous m'accable. Je me lève pour mettre fin à l'entrevue.

— Voilà, il n'y a plus rien à dire, je crois.

Il ignore totalement ma main tendue. Une unique larme, exaspérante, perle à son oeil droit. Je me détourne pour me diriger vers la grande baie en attendant que cela passe. Tout ce que je viens de dire n'a aucun sens. Ces mots, Anne les a bien prononcés, de sa voix un peu éteinte, qui émergeait à peine du silence, brides de son discours intérieur qui s'échappaient d'elle à son insu presque, mais sans cette voix, sans son regard vacillant dans la nuit, sans sa présence si

légère et, en même temps, si grave, ces mots-là ne peuvent plus rien révéler. Ainsi, en arrivant dans l'appartement, elle avait tout de suite dit :

— Fermez les rideaux. Je vois le froid.

Et elle avait eu une façon de se pelotonner sous son manteau, les deux poings fermés sous le menton, qui avait, à l'instant, rendu le froid visible.

Non seulement ces mots n'ont plus de sens, mais de les avoir dits a effacé l'image d'Anne. Je ne parviens plus à la voir autrement que figée comme sur la photo du journal. N'importe qui. Epouse de quelqu'un.

Je l'entends qui se verse à boire. Quand je me retourne, il a déjà vidé son verre. Il m'adresse un bref sourire d'automate.

— Elle aimait beaucoup jouer, dit-il comme pour me rassurer. « Mais les jeux sont peut-être tous cruels pour certains. Je vous remercie.

Encore une fois je lui tends la main, mais il feint de ne pas la voir. Il se penche et fouille dans la mallette qu'il a déposée, sur la table basse en entrant.

— Vous avez un tourne-disque ?

Devant un air stupéfait, il ajoute sur le ton d'un ordre : — J'aurais une dernière faveur à vous demander. Me laisser écouter ce disque ici, dans cet appartement où je perds définitivement sa trace.

Ce disque, je le reconnais. Le concerto en la pour clarinette de Mozart. Un grand tumulte monte en moi qui me fait perdre pied. Je balbutie :

— Pourquoi... un disque ?

— Je vous dirai après.

A aucun moment je ne l'ai craint. Mais là il me fait peur. Comme s'il abattait une carte qui indiquerait sans équivoque qu'il maîtrise parfaitement la partie, qu'il connaît tout mon jeu.

Il trouve lui-même l'appareil, l'allume, dépose le disque sur le plateau. Et les longues phrases de l'adagio emplissent soudain la pièce, chant léger et poignant qui me fait vibrer et me déchire. La clarinette déploie ses lancinants

volutes dans tout mon corps. Je veux crier ; je suis sans voix. La perfidie du coup me paralyse. Que me veut cet homme dont je ne connaissais pas l'existence il y a une heure ?

Il est assis, les yeux clos, les mains si fortement nouées sur le journal que les ongles s'enfoncent dans la peau. Un drôle de rictus déforme la bouche. L'expression est celle d'une souffrance ou d'un bonheur intense. On ne saurait dire. Sa seule vue m'est insupportable. Je retourne à la fenêtre.

Au plus haut de sa montée, la clarinette se fige quelques secondes, interminables secondes d'agonie. Puis la large respiration reprend, souffle d'enfant à la fois puissant et fragile qui renaît aux frontières de la vie.

La culbute avait été parfaite. Elle avait complètement perdu le contact avec le sol avant de choir sur le dos dans la neige boueuse qui se liquéfiait par-dessus la glace, les colis dans leur emballage de Noël projetés dans tous les sens. Elle avait souri piteusement quand je lui avais offert le bras pour l'aider à se relever. Son manteau de fourrure et ses bas étaient irrémédiablement maculés. Les passants s'écartaient pour ne pas piétiner les colis.

Elle s'était rétablie d'un bond, si légère à mon bras que mon propre effort avait été démesuré.

— Comme désastre, c'est réussi, avait-elle dit en enlevant un gant ruisselant d'une eau noire.

J'allais à la pêche aux colis que je devais tenir à bout de bras ainsi que des objets parfaitement répugnants.

— Laissez, je vous en prie. Au point où j'en suis . . .

Elle s'était penchée et en avait ramassé quelques-uns qu'elle avait tenus carrément sous le bras, sans égards pour son manteau.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Je ne sais pas. Me sécher au soleil sur un banc sans doute.

Elle claquait lamentablement des dents dans le crépuscule poisseux.

— J'habite tout près. Le concierge va nous permettre de réparer un peu cela.

Elle essayait de se nettoyer à petits coups de gant ou de réprimer son frisson.

— Laissez, je vous remercie. Cela va geler et être ravissant comme une terre cuite.

Il y avait dans son regard sombre, sous l'air faussement amusé, une lueur de panique. M'emparant des colis je lui ai dit d'un ton irréprochable et sans réplique :

— Venez. C'est à deux pas.

Elle avait acquiescé d'un sourire plein de détresse.

— Je veux bien faire plaisir à votre concierge.

Ainsi avait débuté une nuit très lente, très douce, sans cesse menacée d'une rupture imprécise, parce que la part du jeu y était totale. Aucun de nous n'a cherché à savoir qui était l'autre. Nous nous donnions l'un à l'autre une représentation qui était la vérité du moment, et rien d'autre ne comptait. Mais elle jouait avec gravité, et lointaine, une mélodie intérieure dont je ne percevais quelques notes discontinues qu'à de longs intervalles. Comme un enfant malade qui quitte un jeu et y revient au rythme de son mal. Elle n'était pas malade, je crois, mais une flamme sourde la consumait. Elle était en proie à une sorte de fièvre glacée. Comme si elle avait passé la nuit devant un feu de cheminée, le dos tourné à un espace glacial.

Elle frissonnait encore chez le concierge. Elle portait sous le manteau une robe bleu marine étroite, sans aucun ornement, à peine échancrée au cou qui lui donnait une allure à la fois jeune et austère. Quand je l'ai invitée à dîner elle a murmuré en refaisant son rouge à lèvres :

— Ah !.. je vois.

Nous avons laissé les colis chez le concierge et elle m'a suivi, sans sourire, silencieuse. Au restaurant, elle n'a ouvert la bouche qu'après le potage pour constater, comme au sortir d'une longue réflexion et se parlant à elle-même :

— C'est atroce ce qu'ils font au Vietnam !

La voix était si bizarre, tellement éteinte que je restai interdit comme devant une confidence péniblement arrachée. Elle ne parut pas s'apercevoir de ma surprise. Elle ajouta presque aussitôt, très fière :

— Je suis très mauvaise cuisinière !

— Pourquoi feriez-vous la cuisine ?

- Je ne sais pas. Parce que je suis mariée, je suppose.
— Et le Vietnam, c'est important pour vous ?
— Oh ! rien. Des photos.
— Des photos ?
— On les voit partout. Celles de petits enfants chauves, mutilés au napalm. Si maigres que les bras n'ont que l'épaisseur des os.
— Elles sont horribles. N'y pensez plus.

Elle leva son verre à deux mains devant son visage et son regard sombra dans l'éclat vermillon du vin.

— C'est un pays chaud, dit-elle dans un long soupir. J'ai fait provision de froid pour plus d'une vie.

Elle but lentement puis elle s'évanouit ailleurs en fixant la lumière du verre vide entre ses mains. Elle reparut au désert pour me parler des colis de Noël et des yeux des enfants vietnamiens.

- Vous n'avez rien mangé.
— Je ne mange plus, je ne dors plus, et j'ai froid.

La voix lointaine ne plaisantait pas. C'était un programme de vie en trois points. Elle ajouta :

— Ce doit être le scorbut, une maladie de la banquise.

La soirée a passé ainsi en conversations brèves aussitôt rompues, en mots lancés au hasard comme de fausses bouées à deux faux noyés. Ensuite, nous avons bu du cognac dans trois endroits différents que nous quittions l'un après l'autre pour l'unique raison que nous avions vidé nos verres. Aussitôt dans la rue elle avait froid et il fallait entrer ailleurs. Elle n'enlevait plus son manteau qui conservait des traces de son accident.

— Le monsieur était accompagné d'une ravissante dame crotée. C'est le début d'un conte de fées...

Je la contemplais sans chercher à dissimuler le violent désir que j'avais d'elle. Parfois, nos regards se frôlaient dangereusement et, un instant très bref, je pouvais croire qu'elle consentait, mais une sorte d'écran invisible apparaissait abruptement qui lui permettait de se dérober. Ou elle faisait la pirouette :

— Je me suis mariée parce que la musique d'orgue me donne le frisson.

Nous avons été chercher ses colis chez le concierge, puis elle m'a suivi dans l'appartement, avec un parfait naturel, sans autre forme d'invitation. Elle m'a demandé de fermer les rideaux, puis elle a enlevé son manteau et elle s'est étendue sur le divan, bleu marine et blonde, et frissonnante. Je lui ai apporté une couverture et un verre de cognac qu'elle a déposé sur le tapis sans le boire.

— Ouvrez la télévision. Je ne peux dormir et je m'ennuie.

J'ai allumé la télévision, j'ai discrètement posé sur la table basse un de mes pyjamas et un peignoir et, après lui avoir indiqué où se trouvait la salle de bain, je me suis couché, un peu en colère, mais heureux quand même, parce que j'étais persuadé qu'elle n'avait plus froid. Je partais, le lendemain matin, à six heures, pour un voyage d'une semaine. Que deviendrait-elle ? Je m'endormis en entendant, à la télévision, un blanc causer indien dans un français cassé.

C'est son parfum qui m'éveilla, un parfum de rose bleue, très frais, improbable. Et le froid menu de ses mains dans mon cou, et son corps doux allongé auprès du mien, la marée de son corps qui affluait vers moi, et la musique, la musique de l'adagio de Mozart, un hymne à la joie qui m'engloutissait, s'épandait en longues vagues successives dans l'appartement, nous roulait l'un vers l'autre. Elle n'était plus que soif et incendie. Son coeur battait à se rompre dans sa poitrine. Nos deux souffles se livraient une course éperdue. Puis le sien fila en un léger gémissement, et elle se détacha abruptement comme retombant à la mer, dans une vertigineuse solitude. Je glissai un bras sous elle et j'attendis le matin en la pressant contre moi. Elle eut froid, longtemps.

Je l'ai quittée à l'aube. Il faisait encore nuit noire. Un vent de poudrierie plaquait la neige dans la grande baie. Avant de partir, je l'ai embrassée et lui ai dit adieu en hésitant longtemps sur un nom qu'elle ne m'avait pas encore révélé. Elle n'ouvrit pas les yeux.

— Anne, dit-elle.

— Tu m'attends ici, Anne ? Je te retrouverai ?

— Peut-être.

Elle ne m'a pas attendu.

Je regarde l'homme noué dans son extase, qui se laisse pénétrer sans pudeur par cette musique qui me laboure l'âme, et je n'y tiens plus. J'éteins l'appareil. Il met un temps fou à réagir. Il me regarde enfin et dit doucement :

— Vous avez tort. C'est une musique pour faire l'amour. Nous nous sommes aimés dans cette musique, Jeanne et moi. Vous ne pouvez comprendre... ou, peut-être, le pouvez-vous...

J'ai peur de commencer à le mépriser. Il a d'abord cherché à ramasser des miettes et, maintenant, il trahit Anne pour détruire quelque chose. La photo du journal qu'il tient à la main ne lui donne pas ce droit-là, ne l'autorise pas à perquisitionner dans mes souvenirs en y mêlant les siens.

— Anne n'a jamais vu la ville de cette fenêtre.

— Pourquoi, sur une route déserte, parfaitement sèche, dans une voiture neuve, s'est-elle jetée à plus de cent à l'heure sur le seul arbre qu'il y avait à l'horizon ?

— Je ne sais pas. Je vais vous remettre les colis.

— Peut-être venait-elle d'apprendre qu'elle souffrait d'un cancer.

Je dépose à côté de la mallette les colis encore maculés. Cancer ou autre chose, je n'ai aucun goût d'en parler avec lui.

— Je ne sais pas.

— Je les lui remettrai.

— Pardon ?

— Oui, je les lui remettrai, avec quinze jours de retard. Il en a l'habitude. Je parle de notre troisième enfant... deux ans... elle l'a confié à un foyer nourricier dès sa naissance et ne l'a jamais revu. Regardez, c'est sa photo.

C'est celle d'un enfant asiatique dont le regard noir dévore le visage.

— Je vous remercie, dit-il.

Et il s'en va.

Dans la paisible odeur du chou bouilli qui obnubile l'improbable parfum de rose bleue.